

une «quincaillerie» de la cave au grenier

Les grandes écoles comportaient des hectares de terrains de sport avec des installations, qui étaient conçues pour organiser des compétitions à l'intérieur même de l'établissement ou encore entre les élèves de deux établissements. La culture sportive anglaise s'attelait à former des générations de jeunes gens, physiquement entraînés, afin de les préparer à «la bataille de la vie».

Le corps du sportif, à la fin du XIX^e siècle, était marqué par le culte de l'effort et du mérite. Les couches populaires britanniques étaient fascinées par une multitude de jeux sportifs. Elles considéraient, par exemple, le pugilat (la boxe) comme un sport patriotique. Le «gouvernement de soi» était la vertu anglaise suprême, selon Taine, qui visita Oxford en 1871.

Ce fut aussi le cas du jeune Coubertin, qui fit un séjour dans les grandes écoles et les universités anglaises, au cours des années 1880 pour y étudier le système éducatif anglais, et en particulier l'éducation sportive pratiquée dans les internats (Public Schools).

Il repartit fermement décidé à faire du sport un instrument essentiel de renouveau de la jeunesse, aussi bien sur le plan physique que moral : en insufflant l'esprit de compétition au sein des établissements scolaires et universitaires.

A la même époque, son ami, le père dominicain H. Didon, directeur du collège d'Arcueil, qui fut à l'origine de la devise olympique *citius, altius, fortius*, (plus vite, plus haut, plus fort), proclamait que les jeux sportifs devaient lutter contre l'angoisse, la lâcheté et la paresse : «N'oublions pas que les combattifs sont les plus forts, que les forts sont les bons, que les paresseux sont les rusés, et les faibles dangereux, parce qu'ils sont traîtres.»

Sa pédagogie consistait à aider l'enfant à devenir un homme actif et responsable, moral et discipliné. Dans cette nouvelle éducation de la jeunesse, il s'agissait surtout de valoriser les jeux sportifs et d'installer ainsi la culture sportive au centre de la culture scolaire : «L'après-midi doit être réservé aux poumons, la matinée au cerveau.» L'Allemagne après la Première Guerre mondiale rêvait, elle-aussi, d'incarner le peuple dans le corps : «Le corps est un don de Dieu, il appartient au volk-peuple qu'il faut protéger et défendre. Celui qui enduret sa volonté sert son peuple.» Le sport avait «pour but de développer le cœur et d'élever à la patrie des enfants dignes d'elle».

En Algérie, dans l'œuvre générale d'éducation, le système éducatif a totalement négligé la valeur éducative des jeux sportifs dans l'éducation de l'enfant et de l'adolescent. Aujourd'hui, la culture sportive scolaire et universitaire a disparu, tant dans ses principes pédagogiques que dans la diversité des jeux sportifs pratiqués. Elle n'a pu s'infiltrer dans le champ social par l'intermédiaire de l'école et l'université, afin de procéder à une transformation morale profonde de l'enfance et de la jeunesse. Les associations scolaires et universitaires, espaces de liberté et d'émancipation des corps masculin et féminin, qui alimentaient jadis le sport civil, ne remplissent plus leurs fonctions éducatives et sociales ; elles ne participent plus à réguler, à la base, certaines tensions sociales.

Culture sportive et société

Selon Caillois, les jeux sont largement dépendants des sociétés où ils sont pratiqués et on peut en esquisser une sorte de classification anthropologique. S'ils exis-

tent tous et partout, les normes culturelles parviennent à favoriser certains d'entre eux (devenus «dominants») au détriment des autres («récessifs») Le jeu sportif reste une pratique de société soumise à de multiples déterminants politiques, culturels et sociaux, qui participent à sa diffusion parmi le corps social. En Grande-Bretagne, par exemple, les «fléchettes» sont

En Algérie, dans l'œuvre générale d'éducation, le système éducatif a totalement négligé la valeur éducative des jeux sportifs dans l'éducation de l'enfant et de l'adolescent. Aujourd'hui, la culture sportive scolaire et universitaire a disparu, tant dans ses principes pédagogiques que dans la diversité des jeux sportifs pratiqués. Elle n'a pu s'infiltrer dans le champ social par l'intermédiaire de l'école et l'université, afin de procéder à une transformation morale profonde de l'enfance et de la jeunesse.

un jeu sportif populaire (quatre millions de licenciés) ; en France, c'est un simple amusement ; en Algérie, c'est une bizarrerie. Et pourtant, c'est là une activité sportive d'intérieur, qui pourrait remplir, dans le contexte socioculturel algérien, une fonction sociale manifeste d'émancipation dans le monde féminin.

Ça serait, là, une façon pour la femme algérienne de cultiver son corps et d'enrichir son potentiel sensori-moteur, au travers d'une pratique sportive douce. Comprendre donc le sport comme un système complexe de pratiques et de représentations, c'est le saisir à travers le système de relations qu'il entretient avec la culture et la société ; qui lui donnent son sens.

Non pratiqué à l'école et à l'université, le jeu sportif, en Algérie, n'est pas encore perçu comme une forme de culture, qui est en train de se généraliser. Il n'existe pas une réelle volonté, de la part du législateur, de démocratiser cette forme de culture. Car comment comprendre, que dans un pays au climat clément, les activités physiques de plein air et de pleine nature ne soient pas pratiquées et valorisées ?

On n'a pas été attentif, par exemple, à des sensations et à des émotions nouvelles, exprimées par toute une jeunesse avide de pratiquer certains jeux sportifs, mais en dehors des cadres organisationnels traditionnels. C'est ainsi, que les sports dits olympiques, plus tournés vers l'effort et l'entraînement, ne favorisent pas préférentiellement la solidarité et n'optimisent pas la dynamique sociale. Actuellement, les solutions sportives d'urgence proposées aux jeunes ne tendent qu'à faire structurer des sous-cultures sportives ponctuelles et fragiles.

Culture sportive et nature du pouvoir politique

Une culture sportive a toujours besoin pour se diffuser, dans le corps social, d'un système éducatif sportif performant, qui accorde une place de choix à l'éducation du corps. Il en est ainsi de toutes les grandes nations sportives, et ce, depuis l'Antiquité. Aussi si l'on veut comprendre le cuisant échec de la politique sportive algérienne, en matière d'éducation «sportive» ou «corporelle», il nous faut refaire le parcours de quelque vingt-cinq siècles, pour bien comprendre comment l'éducation «sportive» ou «corporelle» s'est transformée au fil du temps et dans différentes cultures.

Au début de la civilisation hellénique, le terme «éducation corporelle» est un «processus» dirigé vers un idéal, un certain type d'homme à réaliser, une certaine forme d'existence. Au cours du temps, il

devient un simple «produit». Une première transformation a lieu dans l'appropriation, que fait la Rome antique de l'hellénisme méditerranéen. Il ne s'agira plus, pour les Romains, de fabriquer par l'éducation l'homme universel mais bien le Romain. Ainsi, de l'idéalisme de l'éducation corporelle de la Grèce antique, qui avait pour finalité la formation du héros homérique,

on passe, progressivement, à une normalisation et à une régularisation simplificatrice à but essentiellement utilitaire. Les Romains de l'Empire transforment l'éducation sur le fond, en attachant de moins en moins d'importance à l'éducation du corps. Seule demeure chez eux une pratique spectaculaire dans le cirque. Rome est un abâtardissement de la civilisation hellénique. La pratique des jeux sportifs pénétra bien dans la vie romaine, mais ce fut sous la catégorie de la technique des «bains de vapeur» et non du jeu sportif de compétition.

Les Romains de l'Empire fréquentaient les thermes et le cirque, les Grecs la palestra et le gymnase. D'une culture corporelle d'un type raffiné, dont un des aspects était de cultiver le corps dans toutes ses dimensions et de l'initier à la civilité, on passe à une culture corporelle de la brutalité aveugle avec des combats meurtriers, sanglants et animalisés : la

tions, de simples gestes et même des rêves», (P. Veyne). Il en est de même, aujourd'hui, pour certains pays en voie de sous-développement sportif, où certains sports sont donnés à titre d'école de violence, comme un épouvantail pour assagir la populace. L'Algérie n'incarne pas la vision pédagogique de l'éducation corporelle de l'antique Athènes, avec ses jeux sportifs enseignés dans les palestres (écoles) et les gymnases (lycées), mais bien la Rome païenne avec ses cirques et ses mercenaires. Seule demeure une pratique sportive «spectaculaire» dans le «stade». Qui n'est pas dans le «stade» est contre le sport. Critiquant la faiblesse de la civilisation anglaise du XVIII^e siècle, M. Arnold décrivit, sans complaisance, les trois grandes catégories qui composent «la grande masse de ses compatriotes», mettant l'accent sur la grossièreté et la brutalité, qui entourent la pratique sportive. Pour ce dernier, l'éducation anglaise, de cette époque, tendait à augmenter le nombre de barbares et de Philistins : «les premiers n'aiment que les dignités, les satisfactions de vanité, les exercices du corps, le sport, les plaisirs bruyants», et les «seconds n'apprécient que la fièvre et le trac des affaires, l'art de gagner de l'argent, le confort, les comérages». Quant à la populace, il n'y a «pas d'autre bonheur pour elle que le plaisir de brailler, de colleter et de tout casser». Cette description peut aisément être transposée à la société algérienne contemporaine. Une société, qui a délaissé l'éducation corporelle de sa jeunesse et qui préfère vivre au crochet de son équipe nationale de football composée dans sa grande majorité de joueurs émigrés.

Une équipe nationale avec onze forts garçons, onze «corps-performants», qui sont devenus des modèles dans lesquels l'Algérie déclinante «reconnaît ce qu'elle

Une société, qui a délaissé l'éducation corporelle de sa jeunesse et qui préfère vivre au crochet de son équipe nationale de football composée dans sa grande majorité de joueurs émigrés. Une équipe nationale avec onze forts garçons, onze «corps-performants», qui sont devenus des modèles dans lesquels l'Algérie déclinante «reconnaît ce qu'elle eut voulu être et se venge de ce qu'elle n'a su être». Mauvaise élève, comme dans toutes les autres activités humaines, l'Algérie ne sait plus comment éduquer le corps et construire une forme d'excellence sportive.

gladiature, cette singularité monstrueuse, qui exhibe le spectacle de la mort violente en plein espace civique. A l'inverse de la civilisation hellénique où le jeu sportif occupait une place centrale dans les institutions éducatives, la Rome païenne était une «société de spectacle».

Des spectacles dont un de leurs plaisirs était celui de pouvoir exercer de la violence et de la cruauté. Dans l'empire romain (avec ses trois éléments : l'empereur, les soldats et le troupeau dont ils ont la garde), la gladiature était éducative dans le sens où elle montrait que la violence n'était pas exclue de la vie publique et que Rome n'hésiterait pas à faire couler le sang pour se défendre.

Les combats des gladiateurs étaient donnés au peuple de Rome à titre d'école de violence et destinés à être regardés dans le même esprit. Ils étaient destinés à rappeler la conception romaine du pouvoir impérial persécuteur : «On se tait et on obéit, toute opposition était assimilée à une haute trahison, et on ne trahissait pas seulement par des actes, mais déjà par des pensées, des paroles, des conversa-

eut voulu être et se venge de ce qu'elle n'a su être». Mauvaise élève, comme dans toutes les autres activités humaines, l'Algérie ne sait plus comment éduquer le corps et construire une forme d'excellence sportive. Pour rattraper son retard, elle va devoir reprendre l'éducation du corps à la base (à la crèche) et faire appel encore une fois à l'homme blanc, le bon berger, pour qu'il lui rappelle comment orienter, détecter, former, développer et perfectionner un «corps» à des fins de performance. Fragilisée par tant d'échecs sportifs, elle a une grande obsession : couvrir les tribunes de tous ses stades de football, pour que les jeunes supporters soient moins violents. Pour éviter que leur «cervelle» ne danse trop dans leurs têtes et que le «sang» ne se gâte dans leurs veines.

Ce sont, dit-on, les ordres de la FIFA. Décidément, c'est seulement «lorsque nos stades... minés par leurs contradictions, leurs parjures et leurs scandales, seront écroulés, qu'on entendra peut-être les cris joyeux d'enfants jouant parmi les ruines.» (J. Paulhac)

B. L.